

accumulés successivement, presque sans s'en douter, à l'école des champs, au milieu de forêts et des merveilles de cette sagesse qui prêche au dehors et fait entendre sa voix dans les chemins (Prov. I.)

C'est cette école de la nature que recommandait St. Bernard : "Croyez-en mon expérience, disait-il, vous trouverez dans les forêts quelque chose de meilleur que dans les livres ; les arbres et les rochers vous donneront des leçons supérieures à celles des maîtres les plus habiles."—Enfin la vie des champs rend l'homme heureux de ce bonheur vrai, intime, qui, après les consolations de la foi, est une des meilleures jouissances de la vie.

Heureux, disait le poète latin, les habitants des campagnes, s'ils connaissent leur bonheur !

*O fortunatos nimium sua si bona norint,  
Agricolae !*

Pourquoi faut-il qu'ici bas le bonheur ne soit jamais mieux connu que par l'absence ? L'homme des champs ignore l'étendue de son bonheur, et peut-être parcequ'il en jouit : il ne sait pas tout ce qu'il il y a de faux, de mensonge, de vide et de pesant dans la vie, telle que l'ont faite les relations artificielles des hommes. Il ne sait pas apprécier la sécurité d'une vie tranquille, d'une existence qui ignore l'art de tromper : *Nescia fallere vita* ; parole profonde qui éclaire toute la différence des situations.

La vie du monde est souvent une vie de peines et d'angoisses ; l'âme souffre, le cœur se fatigue à des chocs continuels ; tout est artificiel ; mais dans la vie des champs, les choses ne trompent pas, parcequ'elles sont simples et naturelles ; il y a peu d'éclat dans les promesses, mais le vrai s'y trouve loin du bruit. Les richesses y abondent sous les formes les plus variées : *Dives opum variarum*, richesse de joie, d'affection de famille, d'heureuse et habile ignorance, richesse dans la modération des desirs et même dans la médiocrité de la possession. Ah ! continue Virgile, soyez mes délices, lieux champêtres, vallons sans cesse rafraîchis par des ruisseaux ! Que j'aime les fleuves, que j'aime les forêts et puissé-je y demeurer sans gloire !

*Fura mihi et rigui placeant in vallibus amnes ;  
Flumina amem sylvasque inglorius !*

Nous avons lu autrefois ces belles paroles et peut-être sans les comprendre. Il faut avoir vécu, avoir senti le poids des hommes et subi les durs contacts de l'expérience pour savourer ces réminiscences de notre éducation classique. Quand l'esprit est fatigué de ce qu'il a vu et entendu, quand le cœur est broyé par les affaires ou les ennuis que donne le spectacle de ces profondes misères qu'on appelle l'his-

toire du monde, il s'écrie avec le poète de son enfance : Oui ! heureux les habitants des campagnes, s'il connaissent leur bonheur ! Oh, qu'ils deméurent sans gloire sur les bords de l'Océan, ou dans leur firêts, ou dans les vallées fertiles arrosées par les eaux fraîches !

On citerait peu de grands hommes qui n'aient aimé la campagne et quelquefois avec passion. Le poète va lui demander le calme de l'inspiration ; le politique y va chercher le vrai qu'on rencontre si rarement dans les comédies humaines ; le philosophe y trouve le repos et la facilité du travail ; le chrétien y jouit de tout ce qui élève l'intelligence et réjouit le cœur, mais surtout il s'y promène à la clarté d'une lumière supérieure qui est comme un rejaillissement de la gloire de Dieu et de la paix de l'éternité.

Ces plaisirs si purs et si vrais sont, à des degrés différents, le partage de l'agronome, alors même qu'il n'en aurait pas la conscience raisonnée ; car le bonheur qui n'est pas réfléchi n'en a souvent que plus de vérité. Sans doute ce plaisir est interrompu par le travail, mais ce travail lui-même, quand il n'est pas exagéré, fortifie la nature en la renouvelant, et ces sommeils réparateurs, dont parle encore le poète, procurent à l'homme des champs une santé et une jouissance que la science n'a pu encore fixer au milieu de nous par un droit de cité : *mollesque sub arbore somni*.

Pourquoi ce bonheur de la vie des champs ? J'ai toujours pensé que la raison première et fondamentale était ce contact habituel et permanent avec les œuvres de Dieu, car toute œuvre de Dieu exerce sur nous, même à notre insu, la plus heureuse influence ; puis, dans les campagnes, il y a tant de calme et de paix sereine, loin de l'agitation des villes, qu'on s'y trouve naturellement rapproché de celui qui est le Dieu de la paix et du vrai bonheur. L'Écriture me semble confirmer cette doctrine par des paroles simples et fraîches comme la vie au printemps : "L'œil désire la grâce et la beauté, mais il y a quelque chose de mieux, c'est le spectacle des vertes campagnes : *Gratiam et speciem desideravit oculus tuus et super haec virides sationes* (Eccli. XL.)

L'agriculture est donc une grande et belle chose : elle est divine et l'Écriture ne craint pas d'affirmer que c'est Dieu lui-même qui l'a instituée : *Rusticationem creatam ab Altissimo*. N'est-ce pas, en effet, le Seigneur qui a dit à l'homme, même dans l'état d'innocence : "Tu travailleras la terre et tu seras son gardien : *Posuit in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illam* (Genèse, II.) : Sainte et noble garde qui est une gloire pour l'homme et un insigne de sa princi-

pauté, même au milieu des douleurs de l'expiation !

L'agriculture est une grande et utile chose, parcequ'elle est la vraie richesse de la patrie, richesse stable et certaine comme la bonté de Dieu, trésor toujours renouvelé, qu'une mauvaise saison peut différer, mais que la terre inépuisable rend au centuple les années suivantes. Que vous dirai-je enfin ? L'Agriculture, et c'est une de ses gloires au point de vue religieux, travaille à l'amélioration de l'homme ; elle rectifie ses idées et lui prépare, même en ce monde, un bonheur vrai, parcequ'il est simple et innocent.

Aussi je conclus, avec un Père de l'Église, que les populations agricoles vivent dans la paix et que leur existence est vénérable dans sa modestie. "L'habitant des campagnes, continue S. Jean Chrysostome, a plus de jouissances que le riche de la ville ; la beauté du ciel, l'éclat de la lumière, la pureté de l'air, la douceur d'un sommeil tranquille, tout lui est accordé avec une sorte de prérogative ; le Créateur semble lui donner en primeur ces vrais biens de l'ordre temporel, et, par une attention privilégiée, il conserve à ses sens plus de délicatesse pour mieux savourer les dons de la nature. Vous trouverez donc dans cette vie modeste le vrai plaisir et la sécurité, la bonne renommée et la santé, la régularité dans la conduite et de moindres périls pour la sainteté des mœurs."

Puissent vos efforts, Messieurs, amener tous ces heureux résultats ! La France y gagnera en prospérité matérielle et morale et la religion verra se multiplier ces anciennes familles patriarcales, dont l'existence était tranquille, modeste, vénérable par ses travaux utiles et surtout par l'auguste dignité du sanctuaire domestique : *Populus in tranquillitate vivens, vitam habens modestam ac venerabilem*. (S. Chrys.)

## L'ABEILLE.

" Forsan et haec olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 7 JUILLET 1859.

Dimanche dernier nous avons le plaisir d'assister à une séance publique de la Société St. Louis de Gonzague, et nous pouvons dire sans crainte que cette séance a été aussi goûtée que celles qui l'ont précédée. La salle était bien décorée pour la circonstance, et l'éclat de la fête était encore relevé par l'assistance de Mgr. l'Archevêque de Québec, de Mgr. Blanchet, Archevêque de l'Oregon, de plusieurs membres du clergé, et de nombreux amis de l'éducation.

Nos jeunes orateurs ne sont pas restés au dessous d'eux-mêmes dans cette soirée. Les fables ont été déclamées avec